

NEW YORK - correspondant

**L**a cuillère a le fond calciné, et son manche est retourné pour lui donner plus de stabilité. Comme celles utilisées par les toxicomanes qui font fondre leur drogue. Sauf que l'ustensile pèse... près de 360 kg. Le 22 juin 2018, il bloquait l'entrée du siège de Purdue Pharma, à Stamford (Connecticut). La firme, propriété de la famille Sackler, produit l'OxyContin, puissant antidouleur fabriqué à partir de morphine de synthèse.

Ce médicament a fait la fortune des Sackler, dont la richesse est estimée par l'agence Bloomberg à 13 milliards de dollars (11,6 milliards d'euros). Hautement addictif, il est surtout accusé d'avoir fait tomber dans la drogue des milliers d'Américains et d'être responsable de la crise des opioïdes qui frappe les Etats-Unis.

Depuis un an, l'artiste Domenic Esposito, 49 ans, mène une guérilla contre la famille Sackler avec sa cuillère. Il l'a de nouveau exposée le 5 avril à Washington, devant l'Agence américaine du médicament (FDA), à qui il est reproché d'avoir autorisé l'OxyContin. M. Esposito se bat pour son frère Danny, de dix-huit ans son cadet, qui a sombré dans la drogue au milieu des années 2000, en commençant par l'OxyContin, avant de se tourner vers l'héroïne.

« Il a bousillé douze années de sa vie », confie Domenic Esposito, qui nous reçoit à Westwood, dans son atelier, en face de sa maison perdue dans les forêts du Massachusetts. Sa famille veut croire à une rémission, mais la désillusion n'est jamais loin. « Ma mère m'a souvent appelé en pleurant après avoir trouvé les résidus dans une cuillère, raconte-t-il. Cette cuillère est le symbole du combat macabre de ma famille. »

Ancien gestionnaire de capitaux reconverti dans l'art, M. Esposito a décidé de passer à l'action quand il s'est aperçu que son frère n'était pas un cas isolé. Le déclin s'est produit lors des journées de charité du diocèse de Boston, pendant le carême de 2016. Catholique et bon orateur, il vante l'action du diocèse en faveur des victimes de la drogue. Et évoque son frère. Une fois son discours achevé, une dizaine de personnes viennent partager leur expérience. A chaque fois, le même scénario : une blessure banale mais nécessitant un antidouleur, et une ordonnance d'OxyContin. S'amorce alors l'engrenage de l'addiction avec, souvent, un basculement vers l'héroïne. Il s'agit bien d'une épidémie, provoquée par Purdue et les Sackler.

#### « MÉTHODES AGRESSIVES »

Pourquoi ferrailer avec une œuvre d'art ? Parce que c'est là une des failles du clan. Si le nom de Purdue est peu connu, celui de la famille Sackler est, depuis un demi-siècle, synonyme de mécénat artistique. Au Metropolitan Museum (Met) et au Musée Guggenheim de New York, à la National Portrait Gallery de Londres ou au Louvre, à Paris, avec l'« aile Sackler des antiquités orientales », leur patronyme est omniprésent.

Puisque les Sackler s'abritent derrière les arts, les artistes veulent les faire périr par eux, comme le montre l'initiative de M. Esposito et comme le revendique la photographe américaine Nan Goldin, devenue dépendante à l'OxyContin après une opération. « Pour qu'ils nous écoutent, nous allons cibler leur philanthropie. Ils ont lavé leur argent maculé de sang grâce aux halls des musées et des uni-



La cuillère géante créée par l'artiste Domenic Esposito, symbole de son combat contre Purdue Pharma, à Stamford (Connecticut), le 22 juin 2018. GREGG VIGLIOTTI / THE NEW YORK TIMES - REDUX-REA

## PLEIN CADRE

# Les Sackler, amis des arts et maîtres des opioïdes

Aux Etats-Unis, la richissime famille Sackler, très impliquée dans le mécénat, possède Purdue Pharma, dont le produit-phare, l'OxyContin, est accusé d'être à l'origine de la crise sanitaire qui frappe le pays

versités », accuse M<sup>me</sup> Goldin, qui a photographié son propre calvaire.

En mars 2018, au Met, cinquante militants se sont allongés, feignant d'être morts, dans l'aile financée par les Sackler. En février 2019, au Musée Guggenheim, des activistes ont jeté de fausses ordonnances d'OxyContin, cruel rappel adressé à Richard Sackler, 74 ans, fils d'un des fondateurs et ex-PDG de Purdue, qui avait prédit « un blizzard d'ordonnances qui enterrerait la concurrence ».

**Hautement addictif, l'OxyContin, commercialisé depuis 1995, aurait fait tomber des milliers d'Américains**

Cela paie. En mars, le Guggenheim a fait savoir qu'il n'accepterait plus de dons de la famille, tandis que Mortimer Sackler, ex-membre actif du conseil d'administration (CA) de Purdue et cousin de Richard, a dû se retirer du CA. A Londres, la Tate Gallery a fait de même, et la National Portrait Gallery a décliné une promesse de don de 1 million de livres (1,15 million d'euros).

Parallèlement, l'étau se resserre sur le front judiciaire, avec 1600 plaintes déposées et des poursuites pénales engagées par les parquets de Boston et de New York. Au point que la société pourrait déposer le bilan. Prolixes sur leurs activités philanthropiques et artistiques, les Sackler sont multiples sur leur entreprise.

L'histoire débute avec les trois frères Sackler, fils d'immigrants juifs de Galice et de Pologne nés à Brooklyn. Tous trois médecins psychiatres, ils se lancent dans la pharmacie, en rachetant une petite entreprise de Greenwich Village, qui vend des produits

comme la Betadine ou fait le marketing du Valium. Ils conquièrent des patients et, surtout, des médecins prescripteurs (en 1997, le patriarche, Arthur Sackler, a été distingué à titre posthume pour ses talents publicitaires).

C'est cette recette qui, à partir de 1995, permet d'écouler l'OxyContin. A une époque où l'on cherche à apaiser les douleurs insupportables des malades du cancer, le produit apparaît comme une solution magique : il n'est pas addictif et soulage le patient pendant douze heures. Cela représente un formidable argument publicitaire, notamment parce qu'il se diffuse en continu.

Cependant, au lieu d'être réservé aux patients en soins palliatifs, il est distribué comme de l'aspirine, à coups d'intéressement (pour les vendeurs) et de séminaires dans des palaces de Floride (pour les médecins). Les dosages très élevés créent une accoutumance mortifère. Les précieuses pilules, qui ont des qualités similaires à celles de l'héroïne

lorsqu'elles sont brûlées, attirent l'attention des narcotrafiquants qui organisent un commerce de contrebande très lucratif, avec la complicité de médecins véreux.

Quand il apparaît que le produit est addictif, la firme choisit de blâmer les consommateurs. Dès 2003, l'Agence fédérale de contrôle des stupéfiants (DEA) accuse l'entreprise d'avoir, par ses « méthodes agressives », favorisé l'abus d'OxyContin et minimisé « les risques associés au médicament », raconte *The New Yorker* dans une enquête-fleuve publiée en octobre 2017 et intitulée « Un empire de douleur », qui estime à 35 milliards de dollars le chiffre d'affaires généré par le médicament.

#### RUMEURS DE FAILLITE

En 2007, Purdue accepte de verser 600 millions de dollars d'amende pour avoir prétendu que son médicament était moins addictif que ceux de ses concurrents. Trois ans plus tard, la firme élabore une nouvelle version de son produit, qui ne peut pas être transformée comme l'héroïne.

Mais *The New Yorker* note qu'il s'agissait aussi de contrer l'arrivée de médicaments génériques, l'OxyContin devant tomber dans le domaine public en 2013. Et que l'effet paradoxal de l'affaire a été d'amplifier le basculement des drogués vers l'héroïne. « C'est un terrible paradoxe de l'histoire de l'OxyContin : la formule originelle a créé une génération accro aux pilules. Et sa reformulation (...) a créé une génération accro à l'héroïne. »

L'Oklahoma, particulièrement touché, est parvenu fin mars à une transaction de 270 millions de dollars. Purdue préfère payer pour éviter un procès public et la publication de documents internes potentiellement désastreux. Des rumeurs de faillite courent, et certains Etats pourraient être tentés de conclure des transactions rapides plutôt que de ne rien obtenir.

Pour d'autres, l'argent ne suffit pas. Il faut poursuivre les vrais coupables, et en premier lieu les Sackler. Les trois frères fondateurs sont morts, mais la famille, qui a touché 4,3 milliards de dividendes entre 2008 et 2016, dirige de facto la compagnie. Celle-ci ne s'exprime que par des communiqués laconiques, se disant soucieuse de « contribuer à lutter contre cette crise de santé publique complexe ».

**1600 plaintes ont été déposées et des poursuites pénales ont été engagées par les parquets de Boston et de New York**

Purdue répète qu'elle ne représente que 2 % des ventes d'opioïdes aux Etats-Unis, et ne peut être tenue, à elle seule, pour responsable de ladite crise. La procureure générale du Massachusetts, Maura Healey, ne s'en satisfait pas et a mis en examen huit membres de la famille impliqués dans l'entreprise. Elle s'appuie, entre autres, sur un courriel du patron de Purdue, Craig Landau, qui, selon la plainte, énonçait une évidence : « La famille dirigeait l'entreprise pharmaceutique mondiale Sackler et le conseil de surveillance jouait le rôle de PDG de facto. »

Les héritiers, qui estiment n'y être pour rien, se désolidarisent. C'est le cas des descendants du frère aîné et grand mécène Arthur, disparu en 1987 et dont les parts ont été récupérées non par ses enfants mais par ses frères. « Le rôle de Purdue [dans la crise des opioïdes] m'est odieux », a ainsi déclaré la fille d'Arthur, Elizabeth Sackler. Fondatrice d'un centre d'art féministe à Brooklyn, elle a aussi salué, dans le *New York Times*, « le courage de Nan Goldin ».

Ses détracteurs ne l'entendent pas ainsi : ils estiment que ce sont les méthodes de marketing adoptées à partir des années 1950 par Arthur qui ont fait merveille pour l'OxyContin – méthodes auxquelles Purdue n'a renoncé que... début 2018. « Leur nom est terni pour toujours (...). Aujourd'hui, il y a des gens qui estiment que les Sackler méritent la peine capitale. Ils sont responsables de milliers de morts », accuse Domenic Esposito.

Dans une manœuvre de sauve-qui-peut, les membres de la famille se retirent tous, depuis deux ans, du conseil d'administration de Purdue. Sans doute trop tard pour échapper aux poursuites de M<sup>me</sup> Healey, à qui M. Esposito a offert sa cuillère militante. ■

ARNAUD LEPARMENTIER